

Édito

Composer avec l'égalité: re(ma)niements masculins

Ellen Hertz, Hélène Martin, Séverine Rey

Pourquoi consacrer un dossier de *Nouvelles Questions Féministes* aux hommes? Est-ce bien nécessaire, d'autant plus que ce thème a déjà fait l'objet d'un numéro conjoint de *NQF* et de *Recherches Féministes* en 1998¹? En tant qu'anthropologues et coordinatrices de ce numéro, nous tenterons dans cet éditorial de répondre à cette interrogation, en proposant comme ligne directrice l'observation suivante: d'Afghanistan au Zimbabwe en passant par la Suisse et la France, les hommes de ce tournant du siècle sont confrontés, comme leurs co-sexués ne l'ont jamais été, au discours égalitaire à prétention universelle. Cette constatation, tout comme la réalité dont elle essaie de rendre compte, n'est pas entièrement nouvelle; une véritable «pression à l'égalité», officialisée d'abord dans les pays socialistes, puis dans les démocraties libérales, et maintenant de plus en plus répandue dans les autres pays du monde, fait partie intégrante des reconfigurations des rapports sociaux de sexe de la dernière moitié du XX^e siècle. Cependant, il nous a semblé que l'analyse des remaniements identitaires masculins face à l'officialisation du principe de l'égalité des sexes et aux changements socio-économiques qui y sont associés demeure un terrain important et insuffisamment exploré. Ce sont ces remaniements que nous proposons d'examiner ici, sans panique critique ni soulagement hâtif.

Que nos présupposés soient clairs: la mise en avant du *principe* de l'égalité des sexes dans divers contextes institutionnels ne nous permet rien de conclure à une forme de «progrès» que les hommes auraient récemment démontré – des rapports plus égalitaires aux femmes, une conscience accrue du fait que l'égalité des sexes nécessite plus que de l'incantation pour sa mise en œuvre, etc. Si nous reconnaissons, non sans enthousiasme, qu'un certain nombre d'hommes se sont montrés ouverts,

1. Dirigé par Huguette Dagenais et Anne-Marie Devreux, ce numéro portait le titre évocateur «Ils changent, disent-ils», et avait comme optique

d'interroger les changements d'attitude et de pratiques des hommes, ainsi que les effets du féminisme sur la domination masculine.

voire ont participé aux mouvements féministes des dernières décennies, nous estimons néanmoins que poser la question du « progrès » reste prématurée, aussi bien pour les femmes que pour les hommes. Comme le montrent les cinq articles du dossier « Grand angle », officialiser ou implanter des discours égalitaires peut mener à des reconfigurations diverses des rapports entre femmes et hommes – amélioration, détérioration, assouplissement, rigidification. De plus, notre formation anthropologique nous conduit à prendre nos distances par rapport aux prémisses évolutionnistes qui sous-tendent la notion de progrès ; ni l'avant ni l'ailleurs sont à présumer moins favorables aux femmes que l'ici et le maintenant.

La question que nous aimerions soulever ici n'est donc pas celle, épineuse, de savoir comment nous devons considérer les hommes aujourd'hui, mais celle, plus platement descriptive, de savoir comment *eux* se considèrent face aux pressions de l'égalité. Que le principe de l'égalité opère à un niveau essentiellement rhétorique, qu'en tant que rhétorique légitimante il produise son quantum d'effets pervers, que ses conséquences matérielles en matière de politiques publiques, de division du travail et d'organisation de la sphère « privée » soient inexistantes ou bien peu égalitaires, tout cela n'est pas en discussion. Nous partons d'un constat plus simple : les hommes (et les femmes) sont aujourd'hui obligé·e·s de composer avec le principe de l'égalité des sexes.

Asymétries de traitement

Si nous pensons alors qu'il vaut la peine de s'arrêter sur les nouveaux répertoires identitaires que les hommes élaborent face au principe de l'égalité, encore faut-il savoir comment. Le « masculin », la « masculinité », les « masculinités », la « domination masculine » (les « dominations masculines » ?) – autant de manières différentes de conceptualiser notre thématique. Pourquoi alors choisir le premier de ces termes ? Un petit exercice de pensée permet d'entrer en matière sur cet apparent détail terminologique. Imaginons pour un instant un dossier de *Nouvelles Questions Féministes* intitulé « Les répertoires du féminin ». Une telle initiative susciterait, à raison, des cris d'indignation. Choisir comme outil conceptuel « le féminin » tiendrait de la confusion sexiste qui amalgame la femme (un idéal-type), les femmes (une catégorie sociale), la féminité (une essence) pour en faire un seul et unique « problème ». Or, c'est contre cet amalgame que la pensée féministe, non, les pensées féministes se sont en large partie construites, mettant en avant d'une part les différences entre femmes et d'autre part le rapport social de domination qui produit la catégorie « femmes » et, par l'essentialisation de celle-ci, conforte la supériorité de l'universel masculin.

Si nous rejetons un usage univoque de la notion du « féminin », comment justifier alors l'asymétrie de traitement que nous réservons au « masculin » ? La réponse est claire, mais d'un maniement délicat ; elle mérite un développement systématique qui nous amène à passer en revue les termes

concurrents. Dans sa version la plus simple, elle consiste à dire que l'asymétrie de traitement qui homogénéiserait « le masculin » tout en problématisant « le féminin » est le juste contre-poids du rapport asymétrique qu'entretiennent ces catégories dans le sens commun et dans l'organisation sociale. Comme l'a souligné la pensée féministe dès ses débuts, l'essentialisation du « féminin » dans la pensée sexiste ordinaire s'exprime par un double mouvement d'invisibilisation et de survisibilisation de la catégorie « femmes » : « la femme », « le féminin » désignent à la fois ce qui ne serait pas universel et ce qui serait d'une essence différente. En d'autres termes, on ne conçoit pas que les femmes et les hommes sont différent·e·s les un·e·s des autres, mais que les femmes sont différentes des hommes ; elles constituent tout au plus une grosse catégorie d'exceptions à la règle universelle.

L'asymétrie entre les catégories « femmes » et « hommes » réside alors non pas dans une quelconque différence constitutive, mais dans la manière dont elles structurent les représentations et les pratiques, ordinaires et institutionnelles. Dans le champ scientifique, si on assiste de moins en moins à l'invisibilisation des femmes (la non-prise en compte de leurs discours et de leurs pratiques), leur survisibilisation en tant que catégorie à part (traitée plus ou moins rapidement pour présenter telle ou telle « spécificité ») demeure habitude fréquente. Dans les politiques publiques et les discours médiatiques également, l'usage de la catégorie « femmes » est ambigu, renvoyant aussi bien à des personnes supposées bénéficier de « traitement spécial » qu'à des citoyens « comme tous les autres » qui doivent alors, au nom du principe de l'égalité des sexes, voir différer l'âge de leur retraite et leurs rentes de veuve être supprimées².

Symétriquement dans l'asymétrie, le développement des Études Genre, suivant celui des Études Femmes, a mis en évidence l'absence de données sur les hommes en tant que catégorie particulière, en raison même de l'universalisation abusive du masculin. Leurs comportements, pensées et pratiques ne sont pas compris comme des manières particulières d'être en société mais comme les bases de la société elle-même. Pensons seulement à la figure emblématique de l'être humain mise en scène par la pensée libérale et reprise largement par les sciences économique et politique : un être caricaturalement autonome, égocentrique, rationnel et calculateur – une figure « masculine » s'il en est. Ce n'est en effet que depuis une petite vingtaine d'années que les analyses réunies sous l'intitulé *Men's Studies* se consacrent à l'étude des hommes dans toute leur splendide diversité³.

S'il existe de nombreuses bonnes raisons pour user de l'asymétrie dans le choix de notre catégorie analytique – simple esprit de revanche, bien entendu, mais également constat du retard dans l'état des connais-

2. Voir Patricia Roux (2002) pour une discussion du contexte suisse.

3. Divers états des lieux, manuels et *readers* dans le domaine des Études Hommes, très présentes

dans le champ académique anglo-saxon, beaucoup moins sur les territoires francophones, existent déjà. Pour plus de 14000 références, voir <http://www.xyonline.net/mensbiblio/>

sances sur les hommes – l'une d'elles nous semble particulièrement importante. La démarche féministe n'est pas une démarche symétrique : aucune égalité de traitement des hommes et des femmes, ni des catégories de pensée utilisées pour les analyser, ne peut remplacer la force des revendications féministes qui sont liées de manière intrinsèque aux analyses qu'elles produisent. L'asymétrie des catégories est pour nous la traduction nécessaire au niveau intellectuel de notre engagement féministe.

De l'usage des catégories « masculin », « masculinité(s) » et « domination »

Ce faisant, nous n'avons cependant pas encore réglé la question du choix des termes. Nous n'utilisons pas le concept de « masculinité » parce qu'il renvoie de manière forte à une supposée essence masculine qui relierait tous les hommes et dont les chercheurs et chercheuses pourraient, avec suffisamment de patience, faire l'inventaire des expressions particulières. Mais la démarche essentialiste, fautive pour les femmes, l'est tout autant pour les hommes, et nous insistons pour prendre nos distances par rapport à la pensée naturalisante. Dans une même société ou culture, les rapports sociaux ne sont pas seulement structurés par le pôle masculin/féminin mais aussi par d'autres systèmes de domination qui comprennent, pour les plus connus, les hiérarchies de classe, d'ethnicité, d'âge ou encore d'orientation sexuelle. Les hommes ne sont donc pas seulement des hommes mais aussi des ouvriers, des ouvriers maghrébins, des fils, des patrons, des fils de patrons, des chômeurs, des hétérosexuels, des citoyens, des pères, des pères gays, des joueurs de foot, de polo et d'échecs. Leur « masculinité » est à négocier en fonction de l'ensemble de ces catégories sociales. Parler des répertoires de « la masculinité » serait alors insinuer que sous cette pluralité d'expressions réside une essence qui adhère, en fin de compte, au sexe biologique.

Pourquoi dès lors ne pas parler « des masculinités » : utiliser le pluriel pourrait-il nous sortir d'affaire ? De la sorte, nous pourrions en effet montrer la variabilité qui préside à la répartition des qualités assignées au masculin et au féminin tout en insistant sur l'universalité de la hiérarchie qui valorise le premier au détriment du second. Cette démarche n'est pas inutile : elle souligne précisément l'arbitraire culturel qui combine les contenus des catégories. Cependant, elle procède à une symétrisation, justement, des deux niveaux d'analyse : d'un côté, les qualités arbitraires, de l'autre l'universalité de la valeur positive attribuée au pôle masculin. Bien sûr, la domination masculine est plus ou moins prononcée selon les cultures, et la conception occidentale consistant à considérer chaque culture comme structurée de manière uniforme et systématique par des oppositions et des asymétries doit parfois être nuancée (Alès et Barraud, 2001). Mais, quelles que soient les configurations sociales, le rapport asymétrique entre femmes et hommes demeure. Or, on peut reprocher à certaines études sur les hommes, comme le mentionnent Léo Thiers-Vidal (dans ce numéro), John Stoltenberg (2000) et John MacInnes (1996) notamment, d'avoir comme

effet de voiler le rapport social de sexe, c'est-à-dire la domination masculine. En effet, par leur insistance sur la diversité *des* masculinités, elles « oublient » que la catégorisation du monde en deux groupes « femmes » et « hommes » est le premier principe de division hiérarchique qui structure le système de genre ; elles procèdent ainsi à une dépolitisation de la thématique.

Ce constat d'universalité et de diversité de la domination masculine est important à mettre en évidence ; il nous conduit justement à faire usage de la catégorie du « masculin ». Nous comprenons le « masculin » comme un *contenant* qui est toujours dans un rapport asymétrique avec le contenant « féminin », quels que soient les divers contenus par lesquels ils sont tous deux actualisés. Avec la notion de « répertoires du masculin », nous insistons autant sur l'omniprésence de cette structure inégalitaire que sur le fait qu'à l'intérieur de cette dernière, le contenu du « masculin » – et bien entendu celui du « féminin » – prend des formes extrêmement variées. C'est le contraste entre la stabilité du contenant « masculin » et l'instabilité de ses contenus que nous voulons examiner de près. De plus, nous émettons l'hypothèse que c'est l'absence d'un contenu déterminé qui permet à la domination masculine de se reproduire non seulement à l'intérieur des autres systèmes sociaux de domination, mais encore à travers la diversité des identités et des rôles masculins présents dans une société donnée, et ceci même lorsque ces identités et ces rôles s'affichent comme progressistes ou révolutionnaires.

Ce qui nous conduit à une dernière question : si l'hypothèse de l'universalité de la domination masculine sous-tend notre démarche, pourquoi est-il néanmoins plus intéressant de partir du concept de « masculin » plutôt que de celui de « domination » ? Pourquoi ne pas adopter comme principale catégorie d'analyse un *rapport* social et non pas une de ses catégories ? Si nous faisons ce choix, c'est parce que nous estimons que la notion de domination masculine, quoique fondamentale, peut avoir comme effet de mettre fin prématurément à l'analyse des contenus assignés à la catégorie du « masculin », court-circuitant ainsi la question de *comment* cette domination est vécue et exercée du point de vue des hommes. La domination masculine n'est pas une structure monolithique et statique qui pourrait être définie (et combattue) une fois pour toutes. Nous voulons différer le moment où nous arrivons, inévitablement, à la domination, pour pouvoir étudier le dynamisme des représentations et des pratiques par lequel elle s'exprime.

Quelques répertoires du masculin

Les cinq articles du « Grand angle » illustrent bien la très large variété des répertoires du masculin dans lesquels la domination masculine peut puiser. L'article d'Anne Attané, une analyse des stratégies matrimoniales mossi (Burkina Faso), montre comment les femmes sont confinées au rôle

d'alibi dans une lutte d'influence entre hommes, aînés et jeunes, à Ouahigouya. Le mariage étant une condition de l'acquisition du statut d'« homme », il prend une place prépondérante dans les reformulations des nouveaux discours et pratiques masculins. L'article met notamment en évidence que l'indépendance économique des fils vis-à-vis de leur père leur permet d'acquiescer une forme d'autorité qui court-circuite la règle d'aînesse, et de revendiquer dès lors leur liberté en matière de choix matrimoniaux. Ces nouveaux mariages, s'inscrivant dans le discours largement dominant du « mariage d'amour », représentent une réaction spécifique et moderne au modèle occidental, lui-même conditionné par le principe de l'égalité entre femmes et hommes. Ainsi, l'indépendance économique de l'homme et la mise en scène d'une forme de prodigalité qui l'accompagne lui permettent non seulement d'accéder à une forme d'autorité et d'indépendance et à une identité sociale de sexe valorisée, mais également à une conformité avec les normes sociales dominantes définissant le « bon » mariage. Par contre, lorsque l'homme dépend de ses aînés pour sa survie, il se trouve devant la double difficulté de faire valoir ses choix matrimoniaux vis-à-vis d'eux et de s'attirer les égards des femmes parmi lesquelles il prétend trouver une épouse. Ces deux modèles du mariage s'inscrivent très différemment dans le contexte dont ils sont issus ; cependant, ils n'entament en rien le bénéfice de genre des hommes, quelles que soient leurs positions particulières.

Ce sont également des changements socio-économiques importants, notamment en rapport avec le travail salarié des femmes, qui sont au centre des nouvelles représentations du masculin développées par les adolescents pauvres de la capitale du Mexique dans l'étude de Fenneke Reysoo. L'auteure souligne l'aspect composite, mais aussi séquentiel, des principales références symboliques auxquelles les acteurs sociaux ont accès pour la construction de leur identité ; dans cette optique, elle analyse ses données en termes de « masculinité ». Pour ces jeunes, un « vrai homme » est à situer entre un bon père de famille, responsable et généreux, et un homme sexuellement actif, violemment hétéro. Le chômage et la précarité les empêchant de vivre la première de ces images, ils surenchérisent sur la seconde. De surcroît, les femmes occupent de plus en plus des rôles considérés comme spécifiques à l'identité masculine : elles trouvent du travail et assurent par là la survie de la famille, investissant du même coup l'espace public traditionnellement dévolu aux hommes. Devant cette forme d'« usurpation » nécessaire de leurs prérogatives, les hommes renforcent les ritualisations de la masculinité et en inventent de nouvelles par lesquelles ils tentent de se distinguer au maximum des femmes – au maximum, puisqu'à la question « qu'est-ce qu'un homme », les acteurs sociaux interviewés répondent spontanément, et de manière très structuraliste, « un homme, ce n'est pas une femme ». Le constat final qui ressort de cet article n'est pas réjouissant : en réponse à l'espace de (relative !) liberté qui s'ouvre aux femmes, les discours et pratiques de ces jeunes hommes se crispent à l'extrême. Face à la difficulté qu'ils ont de mettre en œuvre leurs images identitaires idéalisées, ils misent sur le renforcement des rapports inégalitaires avec les femmes qui les entourent à travers la sexualité.

Martin Dufresne reprend un thème central à l'action féministe, application essentielle du principe de l'égalité des sexes, celui de la lutte contre la violence masculine. S'il souligne ce qui a été mis en place pour les femmes victimes de telles agressions (organisation de ressources, réseau de prise en charge, élaboration de normes légales, etc.), il met surtout l'accent sur la transformation parallèle du discours relatif au versant masculin de la violence (les agresseurs sont eux aussi des victimes, ils ne sont pas responsables). Pour présenter cette thématique, il a rencontré Rudolf Rausch, psychologue québécois qui intervient face à des hommes violents et qui soutient fermement, à l'instar des mouvements féministes, le principe d'«imputabilité» (*accountability*). Au fil de leur entretien se dessine un large tour d'horizon du sujet. Rausch explique en particulier comment il est passé d'une approche psychologique classique de la violence (l'agresseur est un déviant qui vit des carences et a des difficultés personnelles, la violence est un symptôme) à une perspective tenant compte de l'organisation sociale (pouvoir et contrôle d'un dominant sur une dominée, la violence est un moyen d'obtenir quelque chose). Il décrit également l'approche qu'il a adoptée et comment il essaie de résoudre le dilemme de son intervention face à des hommes violents qui, la plupart du temps, entreprennent une démarche visant d'abord à rétablir leur influence et à retrouver leur compagne plutôt qu'à changer et à décrypter leur comportement. À travers cet entretien, c'est non seulement la question de l'efficacité des programmes destinés aux agresseurs qui est posée, mais également celle de l'usurpation du principe d'égalité («nous aussi, nous pouvons être victimes»), usurpation qui participe au maintien du statu quo violent.

Et un malaise

Dufresne et Rausch soulignent comment les mouvements masculinistes développent des programmes de soutien aux hommes violents et un véritable lobby au niveau des politiques sociales qui contournent la question de la domination masculine. Comme nous l'avons relevé plus haut, la dépolitisation des rapports sociaux de sexe est précisément une critique pouvant être adressée à certaines approches des *Men's Studies* qui se focalisent de manière unilatérale sur les vécus d'hommes. Dans ce débat surgit cependant une autre question, celle du positionnement féministe par rapport au point de vue masculin. Un réel malaise est ressenti par les chercheurs et les chercheuses autour de la parole des hommes dans les Études Genre, que ce soient des témoignages d'hommes pris comme objets d'étude ou l'analyse produite par des chercheurs hommes⁴. Si certaines

4. Sur cette question, voir notamment Daniel Welzer-Lang (2000), Huguette Dagenais et Anne-Marie Devreux (1998).

démarches conduisent à déresponsabiliser les hommes, au sens où elles entrent en matière sur leurs éventuelles autojustifications, d'autres relèvent d'une forme de psychanalyse amateur, «l'équivalent d'une «phase de jugement» dans laquelle ses adhérents cherchent à s'attirer l'approbation du féminisme en désavouant les hommes» (MacInnes, 1996 : 51, notre traduction). À nos yeux, le problème n'est pas tellement de distinguer des auteur-e-s légitimé-e-s à parler d'une cause mais de pouvoir déceler et déjouer les effets pervers, voulus ou non, que peuvent impliquer certains types de recherches. Le positionnement genré de la chercheuse ou du chercheur est un problème qui ne peut pas être résolu de manière programmatique. Autant les chercheuses doivent rester vigilantes aux formes larvées de la «conscience dominée» (Mathieu, 1991), autant les chercheurs hommes doivent s'interroger sur leur capacité à remettre en question un certain nombre de prérogatives masculines, compte tenu surtout qu'ils s'arrangent, la plupart du temps, pour ne pas en être conscients.

Puisque malaise il y a, autant le mettre clairement en scène afin de l'interroger. C'est justement ce que proposent, chacun à sa manière, Léo Thiers-Vidal et Jean-Yves Pidoux dans leurs articles respectifs. Pidoux explore de manière intensive et autobiographique «le point de vue masculin». Partant d'un épisode de jalousie/déstabilisation (hétéro)sexuelle, il met en scène la tourmente absurde et narcissique d'un homme qui s'acharne à se voir féministe tout en entretenant des pensées qui le sont moins. Par l'utilisation alternée des pronoms «il» et «je», l'auteur conduit la lectrice et le lecteur à considérer cette anecdote en fonction de différents registres fantasmatiques (sexistes, «chrétiens», théoriques, féministes) qui lui donnent forme et qui s'interrogent mutuellement, renvoyant à un faisceau de positions préétablies et parfois contradictoires. C'est ainsi que l'auteur tente de réfléchir au positionnement approprié ou utile d'un auteur mâle dans le projet féministe : prendre au sérieux la nécessité de penser ses pensées, oui, mais à qui les communiquer, pourquoi et comment ?

Thiers-Vidal pose la question plus générale du lien entre position sociale masculine et analyse des rapports sociaux de sexe : quelle place peuvent prendre les chercheurs hommes dans les études et les activités militantes féministes ? Il fait un constat plutôt déprimant, montrant comment les hommes proféministes transportent nombre de leurs manières d'être et de faire, relevant d'un habitus de genre qui n'est que partiellement questionné, dans leurs activités scientifiques et militantes, minant ainsi par leurs actes, ou leurs non-actes, les luttes qu'ils prétendent pourtant soutenir. Sur le plan de la recherche, et ce de manière parfaitement égo/androcentrique, ils se réapproprient et redéfinissent des problématiques relevant des rapports de genre pour n'envisager que leurs difficultés à vivre de nouvelles formes de masculinités ambitionnées. Ou encore, ils restent aveugles devant certains de leurs bénéfices de genre, ce qui leur permet d'en user sans grand complexe. L'auteur s'efforce de trouver les moyens de résoudre le décalage entre optique politique, relationnelle, des féministes et celle dépolitisée, non relationnelle, des hommes engagés dans la cause fémi-

niste. Il souligne la nécessité pour ces derniers d'un décentrement de soi et d'une désolidarisation d'avec leur catégorie de sexe pour déboucher sur une réelle rupture épistémologique, à construire et à entretenir en lien direct avec la pensée mais également avec l'expérience féministes.

Notre présentation des analyses proposées dans le dossier de ce numéro ne peut qu'être partielle : son intention était d'en tirer quelques généralités permettant d'interroger la catégorie du masculin face au principe de l'égalité des sexes. Nous voudrions notamment encourager la poursuite des recherches qui prennent comme objet central la confrontation entre pratiques et représentations masculines et discours égalitaire ambiant. En ce sens, notre dossier contribue à une réflexion sur les nouvelles configurations que peut prendre la domination masculine, en considérant non seulement des types de masculinités associées à des types d'hommes, mais également la manière dont les hommes peuvent passer d'un registre à un autre, perdant au passage certains bénéfices et prérogatives pour en gagner d'autres. Si parmi ces nouveaux répertoires du masculin certains incluent l'égalité des sexes concrètement vécue, il s'agit également d'être à même de le remarquer. ■

Références

- Alès, Catherine et Cécile Barraud (Éd.) (2001). *Sexe relatif ou sexe absolu ?* Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Dagenais, Huguette et Anne-Marie Devreux (1998). «Les hommes, les rapports sociaux de sexe et le féminisme : des avancées sous le signe de l'ambiguïté». *Nouvelles Questions Féministes*, 19 (2-3-4), et *Recherches féministes*, 11 (2), 1-22.
- MacInnes, John (1996). «Review Article: Analyzing Men». *Gender, Work and Organization*, 3 (1), 51-63.
- Mathieu, Nicole-Claude (1991). *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*. Paris : Côté-femmes.
- Roux, Patricia (2002). «Édito. Questions féministes : des nouvelles de Suisse». *Nouvelles Questions Féministes*, 21 (1), 4-17.
- Stoltenberg, John (2000 [éd. orig. 1989]). *Refusing to Be a Man : Essays on Sex and Justice*. London : UCL Press (rev. ed.).
- Welzer-Lang, Daniel (2000). «Introduction». In Daniel Welzer-Lang (Éd.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin* (pp. 11-36). Toulouse : Presses universitaires du Mirail.